Désaccordé

J'ai mes habitudes dans un vieux bar. Un endroit émouvant qui a conservé son état d'origine malgré les attaques de la modernité. Je l'aime parce qu'il accueille l'humanité. Il sert de décor, de coulisse à une multitude de destins croisés. Il me sert de cachette.

Imaginez que vous y entrez par hasard, comme moi la première fois. Installez vos voisins. Vous avez le choix. Par exemple, le premier, sur votre droite, pleure. Il pleure parce qu'il a peur de la prochaine gorgée qu'il va avaler. Il pleure parce qu'il ne voulait pas rentrer dans ce bar et parce qu'il ne veut pas en sortir. Il pleure parce qu'il a le cou bloqué depuis des jours par une douleur atroce, et il ne veut surtout pas savoir d'où ça vient.

Ces pleurs vous orientent vers cette catégorie de bars où se réfugient les laissés pour compte de la comédie humaine. Ils y arrivent dans l'espoir d'y trouver un réconfort. Espoir souvent déçu, parce qu'ils ne savent pas toujours se servir de l'aide qu'on leur offre.

Esquissez chaque habitué à votre guise. Du plus proche au plus éloigné. De celui qui va vous adresser la parole, et même se suspendre à votre bras de façon presque gênante, à celui que vous entendrez à peine, au loin, émettre des considérations éthyliques sur l'état du monde ou les derniers résultats sportifs.

Souvent, dans ce genre de bistrots, les clients se contentent d'une complicité dans le malheur. Ils se rassemblent autour d'un même désespoir, comme autour d'un feu de camp éteint dont le souvenir des flammes réchauffe encore un peu. Ce sont des êtres à la dérive, désespérant de rencontrer ce sentiment rare et nécessaire : l'amour de l'autre.

Ces âmes perdues, incertaines et malhabiles, se raccrochent ensemble à leurs verres d'alcool trop vite vidés. Il faut en boire beaucoup pour oublier qu'ils ne servent à rien d'autre qu'à oublier…

Vous êtes accoudé au comptoir. Si vous jugez l'ambiance trop déprimante, vous pouvez y installer quelques fragments de bonheur. Ce couple indifférent au monde, assis à la table près de la fenêtre, là où l'éclairagiste a disposé un halo chaleureux qui ressemble au bien être. Ou cet homme seul qui avale un expresso bien tassé en se brûlant un peu la langue. Un vague sourire flotte sur ses lèvres. Il a eu droit à une étincelle de bonté, ce matin, quelque part. Ou cette demoiselle qui téléphone, la jambe droite esquissant une lente valse qui scande sa joie

intérieure. Elle parle de son quotidien avec son amie Charlotte, elle écoute sa voix douce et confiante, elle ne voit rien de ce qui l'entoure, si ce n'est le demi de brune à la pression qui réchauffe lentement sur un coin de table et dont elle tapote le rebord dans un exquis papillonnage du majeur droit. Vous avez aussi cette dame dont on dira qu'elle porte gaillardement un certain âge, qui fouille dans son sac à mains, un patchwork de tissus liberty fait maison, héritage de sa jeunesse créative. Elle cherche un mouchoir en papier et elle le trouve, et cela suffit à provoquer une joie soudaine, brève et incomparable.

Choisissez un ou deux personnages heureux, pas davantage. Sinon ce ne serait plus mon bar. Les autres clients, habitués ou passagers clandestins, sont malheureux. Ils souffrent d'une affection commune : ils aspirent à quelque chose qu'ils n'ont pas, et ils ne savent pas quoi.

Façonnez le décor à votre guise, sans en trahir l'esprit. Il est sombre, il date, il dégage une odeur mixte de corps en sueurs, de cuisine à l'huile et d'eau de Javel. Ces remugles imprègnent les meubles, le plancher, les murs. Le mobilier est défraîchi. On notera le miroir, curieusement accroché en biseau entre un mur et le plafond. Le reflet donne à l'endroit une profondeur inattendue. Le regard s'y perd, à construire des rêves de grandeur, à s'étonner de sa propre image renvoyée d'en haut.

Dans un coin vous découvrez le piano. Hors d'âge, il produit des sons si originaux que l'auditeur peine à les raccrocher à des notes connues. Mais rares sont les clients de ce bar qui en jouent. Ce sont surtout des enfants qui s'assoient sur le tabouret en bois verni. Leurs parents les envoient massacrer les touches pour gagner l'instant de tranquillité indispensable à la dégustation d'un demi bien frais. Cette pratique a achevé de désaccorder l'instrument. Je m'attends à chaque instant à ce qu'il s'effondre sous le poids des années, ne laissant au sol qu'un amas de sciure d'où émergeraient des petits rectangles d'ivoire noirs et blancs.

J'ai commencé le piano à six ans. Mais je me garde de m'installer devant le clavier. Non que je répugne à jouer faux. J'ai pour les cacophonies une certaine attirance, le désordre de ma vie en est la preuve. Et j'apprécie la vieille carcasse de cet instrument. Toujours présent, ne jugeant personne, évitant de te saouler de conseils inutiles, ce piano est en effet un compagnon de déprime idéal. Mais je ne voudrais pas, en exécutant une courte pièce du répertoire classique, dévoiler à mes camarades de comptoir ce que fut mon enfance. Pour la plupart d'entre eux,

la mélomanie est un talent incongru, et le révéler me rendrait suspect.

Je reste souvent ici jusqu'à la fermeture. Cet endroit ne me connaît que mutique et déprimé. La première fois que j'en ai poussé la porte, j'étais dans le même état d'accablement qu'aujourd'hui. Pourtant j'ai eu de la chance dans ma jeunesse. Ma mère a tout fait pour développer ma confiance en moi. Elle m'a aimé, et respecté, et encouragé. Cela aurait pu me suffire à être heureux. Mais mon père était là. Beaucoup plus subtil que maman. Lui, il s'est contenté de ne pas m'aimer. Je ne m'en suis jamais remis. L'absence d'amour se révèle mille fois plus puissante que les sentiments positifs reçus par ailleurs. C'est une loi générale de l'humanité, qui me tient lieu de destin. Depuis toujours, je me sens imparfait. Je me sens de trop.

C'est atroce d'être celui de trop. Parfois, on a ce petit pincement au cœur quand on est deux. Mais c'est une autre histoire. Moi je suis de trop quand je suis un.

Quand on est un, c'est mieux d'avoir un certain accord avec soi-même. C'est bien de se tolérer.

Si on ne se supporte pas, on a souvent envie d'être un autre, qu'on enverrait jouer un personnage à notre place à l'extérieur.

Certains matins, je me regarde et je ne me reconnais pas, parce que j'ai mis un masque sur mon reflet, pour éviter de me voir moi. Ce n'est pas physique, ce n'est pas un vrai miroir, c'est une image qui tapisse le paysage et qui installe un type supportable à ma place. Un type qui n'aura pas envie de pleurer toute la journée, et de mal finir.

J'ai inventé ce double, qui va s'habiller et sortir et se contenter de boire un café crème dans l'odeur d'humus et de sève d'un printemps débutant. Je me suis bricolé quelqu'un qui aura la force de ne penser à rien et qui arrivera sain et sauf à la fin de cette foutue journée. Je l'envoie se promener en priant pour qu'il revienne.

Mais peine perdue. Vous connaissez ce bar, maintenant. Mon autre y arrive, il s'installe au comptoir, et puis il boit un demi et il vacille. Il redevient moi. Il boit longuement.

On dit que l'ivresse fait voir double. D'une certaine manière c'est vrai. Il y a le moi qui resplendit intérieurement dans cette griserie trompeuse, celui qui se décalque en positif, en couleurs contre le noir et blanc de la vraie vie, en musique contre le méchant silence des heures longues, en amitié éméchée avec

soi-même. C'est pour celui-là que je bois. Et il y a celui qui lève son verre au-delà de plus soif, qui a honte et ne peut pas s'en empêcher, qui s'assomme d'alcool sans parvenir tout à fait à s'oublier. C'est souvent celui-ci qui gagne.

La délivrance arrive quand le soir est tombé. Je rentre chez moi, et ce n'est plus un rêve, ni une volonté tendue d'oublier, non c'est la réalité : je m'endors.

Et après, advienne que pourra, c'est le problème des rêves et des cauchemars. Dans le sommeil on peut être celui de trop ou celui de pas assez, cela n'a plus beaucoup d'importance.

Je suis tranquille un moment. Bien sûr, je vais finir par me réveiller, n'importe où, trop tôt, à nouveau seul, dans l'haleine sourde des lendemains, dans la brume des souvenirs mal effacés.

Je me réveillerai et il faudra tout recommencer.

Chaque matin, être un, se voir, être un, l'autre, être quoi ?

C'est mon lot sur cette terre. Je reviens sans cesse dans ce bar. Je ne le fréquente pas par plaisir, même si je suis sensible aux ambiances pittoresques et aux pianos désaccordés. Je le fais par soumission à la trajectoire implacable prise par mon existence. Elle passe par cet endroit, elle y séjourne, elle y revient.

Ma vie envisage sans doute de se terminer un jour sur ce carrelage, le cerveau noirci par des pensées terribles, le cœur embolisé par le chagrin, le foie cramé par l'abus d'alcool, les bras en croix dans la sciure, et rideau. Tandis qu'à quelques pas de moi, un enfant indifférent à ma mort théâtrale jouera avec deux doigts les notes fracassées d'un Au clair de la lune mélancolique.